

Femmes de pouvoir

Marie Labrecque

Numéro 175 (2), 2020

Nouvelle décennie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94092ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labrecque, M. (2020). Femmes de pouvoir. *Jeu*, (175), 14–19.

Femmes de pouvoir

Marie Labrecque



Les Louves de Sarah DeLappe (traduction : Fanny Briff), mises en scène par Solène Paré (coproduction Espace.GO, Fantôme et Centre national des Arts), présentées à l'Espace GO en septembre et en octobre 2019. Sur la photo : Célia Guin-Arsenault, Alice Moreault, Elisabeth Smith, Zoé Tremblay-Bianco, Leïla Dónabelle Kaze, Stephanie Mazunya, Claudia Chan Tak et Noémie O'Farrell. © Yanick Macdonald



Alexia Bürger, Alix Dufresne, Marie-Ève Milot et Solène Paré font partie de la nouvelle garde de la mise en scène québécoise. Un poste qu'elles assument sans complexes, mais à leur manière.



Marie-Ève Milot. © Julie Artacho

Le courant passe visiblement entre les quatre metteuses en scène — un terme préféré par la plupart d'entre elles, à l'oral du moins — réunies dans les bureaux de *Jeu*. Autant de créatrices présentant chacune une personnalité, une démarche artistique, un parcours distincts, mais qui se sont toutes démarquées, durant les dernières années, à ce poste-clé de la création théâtrale.

Une metteuse en scène est d'abord une spectatrice. Et, à la base, c'est un inassouvissement devant ce qu'elles voyaient sur les planches qui a poussé certaines d'entre elles à embrasser ce métier. « J'avais envie qu'on me raconte d'autres types d'histoires, envie de paroles parfois plus radicales que ce que j'entendais au théâtre », explique Solène Paré, qui reconnaît aussi « aimer être dans un poste de pouvoir — et là, je nomme un tabou », dit-elle. Diplômée en mise en scène de l'École nationale de théâtre du Canada (ÉNT), la seule membre de notre quatuor à ne porter « que » ce chapeau a d'abord adapté *La Cloche de verre* de Sylvia Plath au Théâtre Prospero, en 2017. Depuis, la vingtenaire a dirigé *Quartett* de Heiner Müller et *Les Louves* de Sarah DeLappe à l'Espace GO, où elle est actuellement artiste en résidence. Pour elle, une mise en scène tient un peu d'une enquête. Extrêmement curieuse, elle se dit appelée à monter un texte lorsque celui-ci recèle un mystère ou l'amène à ressentir de l'effroi : « J'ai alors l'impression que je dois percer ces dimensions irrésolues de la pièce ou trouver pourquoi elle me fait sentir une telle émotion. »

L'insatisfaction fut aussi un moteur pour Alix Dufresne, qui fréquente les scènes depuis sa petite enfance. Formée en mise en scène à l'ÉNT (2014), privilégiant une approche basée sur le mouvement et plaçant le corps à l'avant, elle se considère surtout comme une créatrice de plateau : « Il me faut le défi de prendre une matière et de la transformer. J'ai vraiment de la misère à monter un texte tel quel. L'un de mes grands plaisirs, c'est d'avoir tout d'un coup une vision de la pièce en trois dimensions, comme un livre d'images qui s'ouvre. » Avouant qu'elle tend à s'ennuyer vite, elle se confronte à des matériaux différents à chaque spectacle, y puisant « l'excitation de ne pas savoir comment je vais faire ». Depuis 2014, elle a, entre autres, monté *Les Paroles* de Daniel Keene au Théâtre Prospero, créé l'œuvre poétique *Nuits frauduleuses* à la salle Jean-Claude-Germain du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui (CTDA), codirigé l'adaptation du roman *La Déesse des mouches à feu* au Théâtre de Quat'Sous, ainsi que mis en scène et interprété, en collaboration avec Marc Béland, *Hidden Paradise*, un spectacle chorégraphique repris dans plusieurs lieux.

D'emblée attirée par la mise en scène (elle a toujours aimé « bosser » !), Alexia Bürger a pourtant d'abord fait un détour par le jeu. « Mais, comme interprète, j'étais assez indocile. Cela demande une forme d'abandon, et je pense que mon œil de metteuse en scène revenait systématiquement, alors j'étais bien malheureuse ! » Embauchée comme comédienne par Olivier Choinière, elle a fini par codiriger certaines de ses productions (*Chante avec moi, Polyglotte*). Depuis 2017, sa carrière de créatrice solo a



Nuits frauduleuses, mis en scène par Alix Dufresne (Production J'le dis là!), présenté à la salle Jean-Claude-Germain du Centre du théâtre d'aujourd'hui en avril et en mai 2017. Sur la photo : Philippe Boutin, Marilyn Perreault, Maxim Paré-Fortin et Jérémie Francoeur. © Marc-André Goulet

pris son envol: mise en scène des *Barbelés* d'Annick Lefebvre au Théâtre de la Colline, à Paris, puis ici, au Quat'Sous, de la pièce *21* de Rachel Graton au CTDA, reprise de son premier texte solo, *Les Hardings*, chez Duceppe et à la Bordée, création de *J'ai cru vous voir* à l'Espace GO... Pour la coautrice de *Lysis*, texte et mise en scène sont indissociables, que l'œuvre à monter soit de sa main ou pas: «J'aime lorsque ces deux formes d'écriture dialoguent dès le départ et s'éclairent sans arrêt.» Un processus qui se concrétise beaucoup en répétitions.

Aussi comédienne et coautrice de plusieurs pièces, des métiers qu'elle considère comme des vases communicants, Marie-Ève Milot s'est lancée dans sa première mise en scène en mars 2018 avec *Chienne(s)*, suivie en 2019 de *Guérilla de l'ordinaire*, toutes deux créées lors d'une résidence à la salle Jean-

Claude-Germain. Un pas qui s'est franchi tout naturellement: «Pour moi, la mise en scène est arrivée par l'écriture. Avec les années, les images que j'avais en tête se sont transformées en des lieux habitables. C'est devenu une évidence qu'il fallait qu'elles se matérialisent.» Prendre en charge la direction des créations avec sa complice du Théâtre de l'Affamée, Marie-Claude St-Laurent, relevait aussi d'un désir de ne pas «faire de concessions par rapport à [leurs] positions féministes». À l'automne 2019, elle a signé un premier spectacle à l'extérieur de sa compagnie: *Sissi*, de Nathalie Doummar, à la Petite Licorne.

UN POSTE DE POUVOIR

Alexia Bürger l'admet volontiers: plus jeune, le pouvoir est la dimension de son rôle qui lui faisait le moins envie. Elle a mis du temps

à l'assumer et à accepter la visibilité qui accompagne cette fonction de responsabilité. «Mais créer, c'est choisir. Ce pouvoir de choisir est absolument formidable. Ensuite, ça implique d'être à l'écoute, tout en suivant toujours sa propre ligne. J'ai remarqué, par exemple, qu'il faut que je mette toujours l'équipe à mon rythme», précise-t-elle.

Si la metteuse en scène détient le mot final, Solène Paré aime que les membres de son équipe créative soient sur un pied d'égalité. «Souvent, j'ai l'idée générale du concept, mais parfois ce que ça veut dire sur le plan scénique n'est pas très clair. Il s'agit de faire confiance aux spécialités de chacun·e des concepteurs ou conceptrices dans leur domaine et de ne pas tomber dans la microgestion. Par exemple, si je veux qu'une comédienne soit éclairée davantage, il faut juste demander l'effet voulu, et non pas dire comment le faire.»



Marie-Ève Milot, elle, ne craint pas d'employer le mot *amour* pour décrire la relation qu'elle noue avec ses équipes: «Je deviens vraiment comme dans une relation polyamoureuse.» Une posture qui permet davantage d'ouverture. «Même si on a une idée en tête, être dans une position d'écoute est selon moi beaucoup plus intéressant que d'imposer son pouvoir.»

Alix Dufresne voit également la prise de décision comme un processus plus horizontal que vertical. Le réflexe des créatrices, croit-elle, est davantage de travailler en collaboration: «Être la *boss*, je trouve que c'est très dur à assumer. Pour moi, tous les membres de l'équipe peuvent proposer, critiquer, remettre en question. À la fin, lorsque vient le temps d'avoir l'ultime choix, c'est là que ça devient super difficile. Il est ardu de se fier à son instinct puisque

beaucoup de considérations extérieures interviennent alors: la pression, le public, la direction artistique...»

Une discussion animée s'engage alors entre les quatre metteuses en scène autour d'une manière d'exercer le pouvoir qu'on pourrait peut-être qualifier de plus féminine (des attitudes qui relèvent d'une «socialisation différente», note Alix Dufresne). Oser admettre ses doutes, reconnaître qu'on s'est trompée ou qu'on ne sait pas. «Le monde n'est pas fait pour ça, en ce moment», lance Alexia Bürger. Cette pratique du pouvoir, qui s'autorise la vulnérabilité plutôt qu'une «fausse autorité où on prend de l'énergie à faire semblant, à lutter contre l'incertitude», nécessite en effet plus de temps. Elle-même sent qu'elle peut toutefois se la permettre davantage maintenant qu'elle a quelques mises en scène derrière elle. «Au tout début,

les gens te regardent parfois en se disant: elle ne sait pas où elle s'en va. Alors que c'est juste une autre façon d'être au monde et d'être en dialogue.» «Ce n'est pas parce qu'on doute qu'on ne sait pas où on va! renchérit Marie-Ève Milot. Moi, c'est ce que je trouve beau, en fait. Il faut valoriser le doute.»

Chose certaine, le modèle du metteur en scène tyrannique appartient à la vieille école. «Ultimement — et je pense qu'on est toutes un peu d'accord —, moi, j'aimerais ne pas avoir à distinguer les types de pouvoir selon les genres ou les générations, remarque Solène Paré. Mais, actuellement, avec tous les chocs de société qu'on a vécus (je pense à #moiaussi), j'ai l'impression qu'il y a une nouvelle façon de s'approprier le pouvoir. On n'est tellement plus dans l'ère du «je suis un metteur en scène terrifiant et je veux



21 de Rachel Graton, mis en scène par Alexia Bürger, présenté à la salle Jean-Claude-Germain du Centre du théâtre d'aujourd'hui en avril et en mai 2019. Sur la photo : Isabelle Roy et Marine Johnson. ©Philippe Lafour

que tu aies peur...» Ce qui ne signifie pas pour autant qu'il faille sacrifier une haute quête de qualité. Toute la question tient à comment on énonce ses demandes. «Moi, je suis terriblement exigeante! lance-t-elle. Mais il s'agit de travailler sur la relation de confiance. Il faut savoir prendre le pouvoir de manière intelligente.»

LEUR VISION DU MÉTIER

«Fille de gang», Marie-Ève Milot voit ce rôle comme celui d'une rassembleuse, d'une leader positive possédant une grande qualité d'écoute. «La mise en commun des forces de tous les créateurs et créatrices autour d'un projet, c'est ce qui me plaît vraiment», dit-elle. «Pour moi, c'est aussi principalement ça, le métier: faire en sorte que la rencontre arrive», approuve Alexia Bürger. La metteuse en scène est la capitaine qui fait converger une équipe composée de plusieurs artistes ayant chacun·e sa propre vision, en s'assurant que tous et toutes soient dans le même univers et que les divers éléments du spectacle se complètent au lieu de se redoubler. Pour elle, il est également primordial de se demander quelle place accorder au public afin qu'il soit une part active de la représentation: «Et tout ça veut dire que la manière est à réinventer chaque fois en fonction des humains qui sont devant nous. Si on veut se renouveler, il faut que ce soit l'objet artistique qui appelle la méthode. Moi, ce que j'aime dans la mise en scène, c'est de regarder la matière et de me demander de quoi elle a besoin pour exister.»

Mais leur métier exige beaucoup plus que ces seules dimensions qui les allument, commente Alix Dufresne: «Être metteuse en scène, c'est être comptable, psychologue, scénographe, éclairagiste, c'est gérer des gens, être capable d'avoir une entreprise —un mot dégueulasse... Mais c'est ça aussi, réussir en mise en scène: pouvoir faire une demande de subvention, parler à un jury d'une certaine façon, pour rentrer dans des cases. On est des *warriors* de parvenir à faire tout ça!»



Guérilla de l'ordinaire, texte de Marie-Ève Milot et Marie-Claude St-Laurent, mis en scène par Marie-Ève Milot (Théâtre de l'Affamée), présenté à la salle Jean-Claude-Germain du Centre du théâtre d'aujourd'hui en mars 2019. Sur la photo : Marie-Claude St-Laurent, Maxime D.-Pomerleau, Sarah Laurendeau, Maxime De Cotret et Pascale Drevillon, en reflet dans le miroir. © Mikael Theimer

SOUS-REPRÉSENTÉES

C'est Dufresne qui soulève la question qu'on pourrait qualifier d'éléphant dans la pièce : le sexisme. « Parfois, je ne me sens pas le boss parce qu'on ne me donne pas la place pour l'être. Il m'est arrivé sur tous mes projets de côtoyer des gens très incommodés par le fait qu'une jeune femme les dirigeait. » Par exemple, des techniciens de scène qui l'ignoraient ou lui répondaient avec un paternaliste « ma belle ».

Bien que leur nombre semble en progression, les femmes demeurent minoritaires dans ce métier. Pour Marie-Ève Milot, membre active du groupe Femmes pour l'Équité en Théâtre, qui a elle-même contribué à compiler les statistiques sur la sous-représentation féminine dans l'écriture ou la direction de pièces (dévoilées dans le Coup de gueule *Apprendre à compter*, publié à l'automne 2017 dans *Jeu*), être une

femme qui fait de la mise en scène vient nécessairement, « que ce soit volontaire ou pas », avec une forme de militantisme. « On veut changer la structure ou les dynamiques de pouvoir, qui sont persistantes. » Mais elle doit équilibrer cette responsabilité, qu'elle ressent, de « prouver l'absence » des femmes, avec le temps qu'elle consacre à la création — « c'est quand même là où je sens que j'ai le plus de pouvoir ». « Créer, c'est un acte militant, ajoute Alix Dufresne. Juste en le faisant, on pose un acte féministe. »

Alexia Bürger, pour sa part, parle de la difficile conciliation entre maternité et mise en scène. Elle revendique la possibilité d'exercer les deux rôles à la fois. Dans l'une de ses futures productions, elle a ainsi fait inscrire dans son budget les services d'une gardienne sur place pour son équipe, les soirs de répétitions. « Comme metteuse en scène, on a un pouvoir sur les conditions

de création. Un pouvoir parfois dur à tenir parce que les producteurs fonctionnent différemment. Mais, pour moi, c'est le nerf de la guerre. »

Les défis sont donc réels, et appellent des changements structurels. Mais, dans l'ensemble, nos interviewées préfèrent mettre en lumière le côté positif du métier qu'elles ont choisi. Pour Marie-Ève Milot, on ne doit pas sous-estimer l'importance des modèles. « Moi, je suis vraiment fière de faire de la mise en scène. Avec tout ce que ça implique comme peur, vertige et, oui, relations plus difficiles parfois, empreintes de sexisme. Mais j'en suis surtout fière, parce que c'est essentiel qu'il y ait des femmes qui le fassent. Je suis bien armée, de toute façon. » Par leur présence, leur engagement et leur talent, ses consœurs et elles ont déjà commencé à transformer le visage de la mise en scène dans les théâtres montréalais. Ce n'est pas rien. •